

## Petite trousse de secours philosophique en période de confinement / Épisode 2

**Mercredi 1<sup>er</sup> avril 2020 : Apprendre à dialoguer, avec les autres et soi-même**

Poursuivant ma lecture de Pierre Hadot, je vous parlerai aujourd'hui du dialogue.

Il s'agit d'un thème central de la philosophie, largement illustré par l'œuvre de Platon : tous les écrits de ce célèbre penseur grec sont en effet conçus et rédigés sous la forme de conversations entre différents interlocuteurs. Cette forme particulière permet à leur auteur de mettre en évidence les contradictions ou, le cas échéant, les convergences entre les opinions, les idées, les thèses que défendent les différents personnages en présence. Et parmi ses personnages, il en est un qui s'impose comme un maître dans l'art de cette conversation philosophique : Socrate.

Socrate, on le sait, fut un personnage historique qui vécut à Athènes au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère et marqua grandement l'esprit de ses contemporains, au point de devenir une figure de légende de la pensée occidentale. Ce n'est pas le personnage historique que j'évoquerai ici (on en sait d'ailleurs assez peu de choses) mais à sa transposition « littéraire » ou fictive dans l'œuvre de Platon, son principal disciple. La postérité a conservé de ce dernier une trentaine de dialogues et, à l'exception de deux, le personnage de Socrate y est présent partout, sans pour autant occuper systématiquement la première place. Que signifie ce personnage et quel rôle joue-t-il dans l'art du dialogue ? Plusieurs éléments rentrent ici en jeu, faisant de Socrate une figure complexe et une source inépuisable de réflexions.

Tout d'abord, Socrate ne se présente pas comme un sage ou comme un maître qui aurait une doctrine à enseigner. Car sa « sagesse » à lui est ironique : elle déclare ne reposer sur aucun savoir — Socrate dit en effet : « La seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien » (*Apolog. Socrat.*, 21d5) — et se développe en un mouvement perpétuel qui interroge et remet en doute les prétentions de certains au savoir et à la sagesse. Ainsi la plupart des dialogues dans lesquelles intervient Socrate débute par un débat autour d'une idée et de sa définition (par ex. la justice, le désir, la beauté, etc.). Les participants au débat défendent une thèse ou une conception de l'idée concernée et Socrate entre dans le jeu de leurs pensées pour finalement montrer les contradictions et les incohérences de leur raisonnement. Un travail de sagesse pourrait-on penser... En fait non, un travail d'approfondissement et de libération du discours pour montrer qu'il n'est jamais figé et pour en montrer aussi les limites : pour Socrate, en effet, et comme pour les philosophes que nous avons évoqué la fois dernière (Épicure ou Marc-Aurèle), la vie ne se réduit pas aux idées et aux « belles paroles » qu'on pourrait en tirer : elle est un échange permanent entre ce qui est et ce qui n'est pas encore, entre la pensée et l'action, le réel et le possible, le corps et l'esprit, entre moi et les autres.

À cet échange, Platon a donné un nom, dérivé du mot dialogue : *dialectique*, mot qui a fait couler beaucoup d'encre et donné lieu à des interprétations particulières (par exemple : la « dialectique du maître et de l'esclave » chez Hegel, ou le « matérialisme dialectique » de la théorie marxiste). Dans le contexte du dialogue platonicien et socratique, la dialectique renvoie essentiellement à des notions d'interaction, de progression et, surtout, de dynamisme dans l'exercice de la pensée : un argument en appelle un autre qui, à son tour, en appelle un troisième, etc., permettant ainsi à la pensée d'avancer. Cette avancée peut paraître linéaire et ascendante mais ce n'est pas toujours le cas. Elle peut nous conduire, comme le montre souvent Socrate, à une impasse (*aporia*, en grec) et démontrer que la

définition à l'origine du débat était inconsistante ou illusoire. Ainsi la première leçon à tirer de Socrate est que l'essentiel de la pensée n'est pas tant d'arriver à une conclusion (concrétisée par une définition ou un savoir) que de cheminer et de passer régulièrement les mots et le discours au crible du dialogue. Conscience vivante, le dialogue avec Socrate ne nous rend pas plus savant mais il nous libère de nous-même, il nous rend autre. Il forme plutôt qu'il n'informe.

Le dialogue socratique apparaît donc ainsi comme un exercice spirituel pratiqué en commun qui invite à l'exercice spirituel intérieur, c'est-à-dire à l'examen de conscience, à l'attention à soi, en bref au fameux « Connais-toi toi-même ». Si le sens originel de cette formule est difficile à cerner, il n'en reste pas moins qu'elle invite à un rapport de soi à soi qui constitue le fondement de tout exercice spirituel. Se connaître soi-même, c'est bien se connaître comme non sage (c'est-à-dire non comme *sophos*, mais comme *philo-sophos*, comme en marche vers la sagesse) ou bien se connaître en son être essentiel (c'est-à-dire séparer ce qui n'est pas nous de ce qui est nous-mêmes), ou bien se connaître en son véritable état moral c'est-à-dire examiner sa conscience). (Pierre Hadot, *Exercices spirituels*)

Tentons encore d'approfondir cette idée d'exercice spirituel. La personnalité de Socrate présente un aspect assez mystérieux qu'on appelle son « démon » (*daïmon*, en grec). Avec la tradition chrétienne, le mot a pris une connotation morale très négative et pourrait nous laisser entendre que Socrate était parfois inspiré par un « mauvais génie » ou la part sombre de sa psyché. Il n'en est rien : chez les Anciens Grecs, le daïmon désigne un être intermédiaire entre les hommes et les dieux qui, en général, accompagne l'individu de sa naissance à sa mort — une sorte d'« ange gardien » pour reprendre une image familière. Le daïmon de Socrate se manifeste relativement peu dans les situations imaginées par Platon. Par deux ou trois fois seulement, Socrate suspend sa pensée et déclare avoir pris l'avis de son démon, avis négatif, qui lui conseille de ne pas aller plus avant dans son raisonnement ou de changer de direction de pensée. Cet élément intuitif ou « irrationnel » est très important car il montre, là encore, les limites du discours logique et indique que le cours de nos pensées se trouve probablement immergé dans un milieu psychique bien plus riche et profond. Il suggère aussi que Socrate dialogue non seulement avec des interlocuteurs extérieurs mais aussi *avec lui-même*.

### **Le dialogue « intérieur » : la part de l'autre en nous**

Faut-il prendre cette idée de dialogue avec soi-même, de dialogue *intérieur* à la lettre ou comme une métaphore ? Métaphore ou pas, force est de constater qu'il existe bien une sorte de dualité permanente au sein de la nature humaine.

Cette dualité (qui n'est pas forcément conflictuelle) relève d'un phénomène particulier que le sociologue Émile Durkheim a bien circonscrit dans son maître-livre *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. S'interrogeant sur la notion d'âme, le sociologue en tire les généralités suivantes :

L'âme est incarnée dans un individu ; elle un double de l'individu ; elle est immatérielle ; elle est contemporaine de l'individu, tant du moins que celui-ci vit ; elle est conçue comme immortelle par nombre de religions soit qu'elle survive à l'individu, soit qu'elle se réincarne d'un individu à l'autre... » Étant donné ces caractéristiques, de quoi ce que nous appelons « âme » peut-il être le symbole ? Réponse : *l'âme symbolise la dualité de l'individu*, d'une part être singulier, individualité obéissant à des motivations égoïstes, d'autre part membre d'une communauté morale invité à réfréner ses passions, à poursuivre des valeurs et des objectifs que les autres sont susceptibles d'approuver, même s'ils sont contraires à ses intérêts.

Et c'est parce que l'âme exprime la dualité de l'individu qu'elle est liée au corps de façon étroite (permettant, à cet égard, que l'individu puisse être à la fois — dans la

perspective du corps — un objet des sciences de la nature et — dans la perspective de l'âme ou de l'esprit — le sujet d'actions libres et morales). Cette liaison étroite de l'âme au corps a suscité bien des efforts pour en définir la localisation ou le foyer :

Certaines régions, certains produits de l'organisme passent pour avoir avec elle une affinité toute spéciale : c'est le cœur, le souffle, le placenta, le sang, l'ombre, le foie, la graisse du foie, les rognons, etc. Ces divers substrats matériels ne sont pas, pour l'âme, de simples habitats ; ils sont l'âme elle-même vue du dehors. Quand le sang s'écoule, l'âme s'échappe avec lui. L'âme n'est pas dans le souffle ; elle est le souffle. (E. Durkheim, *op. cit.*)

Cette distinction et ce lien entre l'âme et le corps de l'individu a aussi donné lieu à bien d'autres interprétations (comme la relation entre Conscient et Inconscient, entre le Moi et le Soi...). Et cette relation ne revêt pas forcément la forme d'un « dialogue » car elle n'est pas forcément verbale et volontaire : elle peut reposer sur des sensations, des réminiscences, des rêves, etc.

Cependant, plusieurs études linguistiques et psychologiques<sup>1</sup> soulèvent un point très intéressant : il semblerait que le cours de nos pensées, bien qu'il s'appuie souvent sur des images ou des schémas, ne puisse se passer en réalité des res-sources du langage verbal. Lorsque je laisse divaguer mes pensées et que, me ressaisissant, je me pose la question « à quoi penses-tu ? », je sollicite et manifeste alors tout un dispositif discursif qui structure ma pensée à partir de l'emploi de deux pronoms personnels fondamentaux : Je et Tu. « Je » peut bien voir défiler dans « mon » esprit tout un train d'idées ou de pensées, il n'empêche qu'à tout moment ce « je » peut arrêter ce train de pensées, le mettre à distance et l'interroger, en prenant la position d'un interlocuteur virtuel qui pose la question : « Mais penses-tu vraiment que les choses soient ainsi ? ». D'aucuns appellent cet interlocuteur virtuel, omniprésent à notre esprit, la « voix de la conscience », supposant ainsi qu'une « autre personne » cohabite et dialogue avec nous en permanence.

Ce phénomène de « voix intérieure » est passionnant car, indépendamment de ses manifestations pathologiques, il est sans doute la marque d'une institution fondamentale de notre vie psychique. Il explique, en partie, pourquoi les jeunes enfants et les personnes seules se parlent à elles-mêmes, généralement à haute voix. Comprenons bien : il ne s'agit pas d'un phénomène de dédoublement de notre personnalité mais de l'hypothèse que notre conscience est d'emblée *dialogique*, qu'elle change en permanence de rôles pour assurer le dynamisme et la vie de nos pensées. Cette idée a été remarquablement développée par le linguiste et philosophe russe Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) qui déclarait : « Comme le corps, formé initialement dans le ventre de la mère, la conscience humaine se réveille enveloppée par la conscience d'autrui. »

Ainsi nos pensées seraient-elles par essence duelles et susceptibles de prendre spontanément la forme d'un dialogue. C'est sans doute pour cette raison que, lorsqu'on demandait au philosophe Antisthène quel profit il avait tiré des enseignements de la philosophie, il répondait : « Celui de pouvoir converser avec moi-même ». Faudrait-il en conclure pour autant que la capacité du philosophe à converser avec lui-même pourrait lui garantir une sorte d'autharcie spirituelle, une capacité à se passer des autres ? Rien n'est moins sûr...

---

<sup>1</sup> Cf. Victor Rosenthal : *Quelqu'un à qui parler. Une histoire de la voix intérieure*. PUF, 2019.

## Éloge de l'écoute

Posons-nous à présent la question de savoir quel est cette « autre » qui séjourne au plus profond de notre conscience.

Suivant l'idée de la dualité « âme-corps » évoquée précédemment, on pourrait imaginer que cet altérité est *grosso modo* ce que Freud a nommé « l'inconscient », Nietzsche « la Volonté de puissance » et Marx « l'idéologie », bref, tout ce qui déborderait notre conscience et viendrait en quelque sorte la manipuler à son insu. Mais dans ce cas, il ne serait plus question de *dialogue* intérieur, car l'échange entre le « Je » et le « Tu » imaginaires de nos pensées n'aurait alors plus aucune consistance : il ne serait qu'une illusion, qu'un épiphénomène par rapport à une réalité impersonnelle ((le Ça ou le Soi, ou un ensemble de processus nerveux). Dans l'hypothèse du dialogue, il faut admettre que l'interlocuteur imaginaire de nos pensées est une instance personnelle, douée de parole au même titre que celui qui la sollicite. Cet autre qui nous « habite » (nous « visite ») a potentiellement les traits ou la silhouette d'une personne humaine (quand bien même cette personne est une *fiction*). Écoutons Henri Bergson à ce sujet :

Chacun de nous, à des heures où ses maximes habituelles de conduite lui paraissent insuffisantes, s'est demandé ce que tel ou tel eût attendu de lui en pareille occasion. Ce pouvait être un parent, un ami, que nous évoquions ainsi par la pensée. Mais ce pouvait aussi bien être un homme que nous n'avions jamais rencontré, dont on nous avait simplement raconté la vie, et au jugement duquel nous soumettions alors en imagination notre conduite, redoutant de lui un blâme, fiers de son approbation. Ce pouvait même être, tirée du fond de l'âme à la lumière de la conscience, une personnalité qui naissait en nous, que nous sentions capable de nous envahir tout entiers plus tard, et à laquelle nous voulions nous attacher pour le moment comme fait le disciple au maître. (H. Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion*).

Par notre dialogue intérieur, nous pouvons potentiellement convoquer un interlocuteur idéal (Socrate, Jésus, Hildegarde de Bingen) ou réel (l'être chéri et aujourd'hui défunt ou l'amie éloignée ou confinée). Et cela sans skype ou téléphone portable, mais par les seuls effets de notre conscience ! Bien sûr cette convocation est très fragile et échoue généralement à s'incarner durablement en nous. Mais aussi fugace soit-elle, elle est en mesure de nous inspirer et de mettre en mouvement notre méditation. Comme le souffle du vent sur les cordes de la harpe éolienne...

Arrêtons-nous un peu sur cette métaphore de la harpe éolienne. Elle me semble définir à merveille la nature de notre esprit. Comme cet instrument, notre esprit dépend d'un support matériel, notre organisme corporel, dont va dépendre la manière dont nous allons raisonner (« résonner » pour suivre la métaphore). Et cet organisme n'est pas fermé sur lui-même mais grand ouvert sur l'extérieur (« au souffle du vent »). Pour cette raison, notre esprit ne se définit pas seulement comme une substance particulière (un composé de neurones) mais essentiellement comme une *relation*, toujours en devenir et en mouvement. La place de l'autre dans nos pensées n'est pas déterminée une fois pour toute, elle n'est pas donnée par avance. Elle est en réalité une *vacance*, un vide toujours prêt à accueillir une manifestation nouvelle de l'altérité. C'est pourquoi l'art essentiel du dialogue (et de la parole) n'est sans doute pas le discours mais l'écoute, voire le silence attentif. Lycéen, je me souviens avoir été durablement frappé par cette remarque de ma professeure de philosophie au sujet des règles du dialogue : « Être en mesure de reformuler, à sa propre satisfaction, ce que nous a dit notre interlocuteur ». En sommes-nous encore capables ? En écoutant l'argument de l'autre, ne pensons-nous pas déjà à ce que nous allons lui rétorquer ?

## Spiritualité philosophique ou spiritualité religieuse ?

L'anthropologue et historien des religions Mircea Eliade formule l'hypothèse suivante :

Tout comme la « Nature » est le produit d'une sécularisation progressive du Cosmos œuvre de Dieu, l'homme profane est le résultat d'une désacralisation de l'existence humaine. Mais cela implique que l'homme areligieux s'est constitué par opposition à son prédécesseur, en s'efforçant de se « vider » de toute religiosité et de toute signification transhumaine. Il se reconnaît lui-même dans la mesure où il se « délivre » et se « purifie » des « superstitions » de ses ancêtres. En d'autres termes, l'homme profane, qu'il le veuille ou non, conserve encore les traces du comportement de l'homme religieux, mais expurgées des significations religieuses. Quoi qu'il en fasse, il est un héritier. Il ne peut abolir définitivement son passé, puisqu'il en est lui-même le produit. Il se constitue par une série de négations et de refus, mais il continue encore à être hanté par les réalités qu'il a abjurées.

(Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*)

Le passage du domaine religieux au domaine profane, et inversement, soulève bien des interrogations. J'ai signalé sommairement dans mon précédent billet le lien entre la tradition philosophique des exercices spirituels et la tradition chrétienne. Par leurs exercices respectifs, le philosophe antique et le penseur chrétien ont tous deux l'ambition d'opérer une « conversion » de l'âme du disciple, de lui faire embrasser la « vraie vie » : une vie pleinement « humaine », dégagée des mesquineries du quotidien, animée par un idéal (ou un Dieu) généreux. À cet égard, on peut se demander si l'exercice spirituel du dialogue intérieur ne serait pas finalement le proche parent d'une pratique éclairée de la « prière », telle que la décrit le sociologue et théologien Jacques Ellul :

La prière n'est pas discours elle est forme de vie, la vie avec Dieu. Et c'est pourquoi elle ne se cantonne pas dans l'instant de la formulation verbale. Celle-ci ne peut-être que l'expression secondaire de la relation avec Dieu, un trop plein de la rencontre du Dieu Vivant avec la personne vivante. La verbalisation n'est pas inutile en tant que moyen d'élection donné à l'homme pour manifester, rendre manifeste pour lui-même d'abord, pour les autres ensuite, ce qui est l'essence d'une expérience vitale. De même que Dieu annonce sa volonté, par la voix des prophètes et des apôtres, dans le cadre de la parole humaine, de même il appelle cette rationalisation de la part de l'homme d'une rencontre dépassant tout langage. Mais ce n'est pas ma petite histoire, mes craintes et mes désirs que j'ai alors à exposer à Dieu comme je le ferais à un administrateur, à un juge, c'est la déclaration, la proclamation sous toutes les formes, dans toutes les directions (et alors y compris aussi, mes peurs et mes désirs !) de la vie menée avec ce Dieu vivant : qui n'est pas *ma* vie dont il ne saurait rien, mais la vie que je reçois de Lui, qui se déroule en une histoire avec Lui. Autrement dit, l'on ne peut pas analyser la prière comme un langage : elle n'en a aucune forme ni aucun contenu. Car elle reçoit ce contenu non de ce que j'ai à dire mais de Celui à qui elle est dite – c'est de l'interlocuteur que cette parole reçoit sens et validité. Il dépend de Lui, et non pas de moi, encore bien moins de mes capacités à parler le langage adéquat, que cette prière soit ce qu'elle est appelée à être : une prière.

(Jacques Ellul, *L'impossible prière*)

Un dialogue intérieur, ou une prière, comme ouverture au monde et aux autres ?

---

À suivre mercredi prochain (prochaine étape : Méditer sur la mort).